Document généré le 12 juil. 2025 19:43

Culture

Patrick KAPLANIAN, *Les Ladakhi du Cachemire. Montagnards du Tibet occidental*, Paris, librairie l'Astrolabe, 1981, 317 pages, bibliographie, lexique

Joseph Pestiau

Volume 4, numéro 2, 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1078285ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1078285ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)
2563-710X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pestiau, J. (1984). Compte rendu de [Patrick KAPLANIAN, *Les Ladakhi du Cachemire. Montagnards du Tibet occidental*, Paris, librairie l'Astrolabe, 1981, 317 pages, bibliographie, lexique]. *Culture*, *4*(2), 88–89. https://doi.org/10.7202/1078285ar

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Patrick KAPLANIAN, *Les Ladakhi du Cachemire. Montagnards du Tibet occidental,* Paris, librairie l'Astrolabe, 1981, 317 pages, bibliographie, lexique.

Par Joseph Pestiau
CEGEP, Ville St-Laurent

Ce livre commence par situer le Ladakh entre les puissances qui ont tenté de contrôler ses cols. Coincé entre l'Himalaya occidental et le Karakoram, entouré par la Chine au nord, l'Inde au sud, le Tibet à l'est, le Cachemire et l'Islam à l'ouest, il fait partie de cet État musulman de la République indienne qu'est le Cachemire. Il est bouddhiste et de culture tibétaine, mais on y trouve de vastes poches sunnites et shiites. Le Ladakh a été conquis par les Dogra pour le compte des Sikhs du Panjab, vers 1840, et échut en partage à l'Inde en 1947. Mais le Pakistan a tenté de le (re)conquérir avec le Cachemire en 1965, et en occupe depuis lors le nord-ouest. La Chine a pris pied en 1962, dans le nord et dans l'est. C'est une aire où les armées indienne, chinoise et pakistanaise ne cessent de manoeuvrer et ont ouvert quelques routes.

La région est divisée par de très hautes montagnes en vallées isolées les unes des autres. L'auteur étudie essentiellement la vallée de l'Indus dans les environs de Leh (de Lamayuru à Hémis et Taktak) et subsidiairement la vallée de la Zanskar dans les environs de Padam et de Zangla, deux villages qui furent chacun la capitale d'un petit royaume. La région de Leh est bouddhiste, elle est au centre du Ladakh, elle en est la plus peuplée avec tous ses villages et ses nombreuses lamasseries ou *gonpa.* Leh, bourg de quatre mille habitants, fut la capitale d'un royaume et un carrefour important pour les caravanes d'Asie centrale. On y trouve beaucoup de musulmans, surtout dans le commerce. La seconde région est majoritairement bouddhiste, elle est moins peuplée, plus isolée et plus aride que celle de Leh. Les deux régions sont, depuis une dizaine d'années, accessibles aux touristes et ceux-ci sont d'autant plus envahissants que les indigènes sont peu nombreux. Elles sont l'une et l'autre sous contrôle indien.

L'auteur réussit à donner un tableau vivant et assez complet d'une culture complexe, chargée d'histoire et d'influences multiples. Les éléments de cette culture sont peut-être empruntés à gauche ou à droite, mais ils ont été intégrés dans un système original où ils trouvent un sens nouveau. Ainsi, les notions de caste et d'intouchable qui viennent de l'Inde, sont réinterprétées de façon originale au Ladakh.

Les chapitres centraux et les plus intéressants portent sur l'économie (chap. 4), le village (chap. 5), la maison (chap. 6), la famille, l'héritage et le clan (chap. 7), la hiérarchie sociale (chap. 8), l'organisation de la religion et des lamasseries (chap. 9).

À propos de l'économie, l'auteur ne parle pas seulement de l'agriculture et de l'élevage adaptés aux différentes altitudes du Ladakh. Il traite aussi du travail salarié en tant qu'il se répand et apporte un revenu supplémentaire dans de nombreuses familles de paysans. L'auteur analyse le budget de quelques maisonnées typiques de classes et de situations diverses.

Un village ladakhi est entouré, annoncé et noyauté par des constructions religieuses. Il correspond toujours à une *gonpa* quoique celle-ci puisse être minuscule et ne comprendre qu'un seul lama. Les petites *gonpa* se rattachent à de plus grandes. L'auteur analyse la dépendance religieuse et économique du village vis-à-vis de la *gonpa.* Il faut remarquer qu'au Ladakh, le pouvoir, la propriété foncière et les tributs étaient partagés non seulement par les lamasseries mais aussi par des rois et des féodaux. Ce n'était pas le cas au Tibet. Aujourd'hui, il n'y a plus de rois ni de féodaux, mais les lamasseries sont toujours là. Le gouvernement indien s'est heurté à une résistance populaire lorsqu'il voulut partager leurs terres entre les paysans.

Les villages ne peuvent guère s'étendre puisque l'eau et donc les terres irriguées sont limitées. Il ne pleut pas et la seule eau disponible vient des sommets enneigés, des glaciers et des rivières. L'organisation de la famille, de la maison, du mariage et de l'héritage permet de comprendre comment les villages et la population demeurent stables. En principe, le nombre des maisons demeure fixe. Chaque personne appartient à une maison et en porte le nom. Une maison abrite une famille. L'une et l'autre n'ont qu'un héritier. Les autres membres de la famille dépendent de cet héritier et peuvent habiter avec lui ou dans une dépendance de la maison principale. La polyandrie et la polygynie, interdites aujourd'hui, se dissimulent facilement derrière cette organisation et ont permis de maintenir l'unité de la famille et de ses terres. Traditionnellement, en ce qui concerne le mariage, « le modèle idéal est celui de la polyandrie fraternelle: une femme épouse tous les frères et va habiter avec eux » (p.154). En fait, il est rare que plus de deux frères soient associés dans un tel mariage. Le mariage uxorilocal et la polygynie sororale sont aussi pratiqués. S'il n'a pas de fils, un

père pourra attirer un beau-fils pour reprendre sa maison et continuer sa famille.

Les célibataires peuvent entrer dans les ordres, devenir serviteurs dans une famille plus riche ou demeurer dans la leur. Cette dernière éventualité peut correspondre à un cas de polyandrie ou de polygynie déguisé. La seconde éventualité disparaît mais est remplacée par les emplois salariés. L'apparition de revenus autres que ceux de la terre provoque l'apparition de nouvelles maisons. Quant aux monastères, ils offrent un statut honorable aux hommes mais non aux femmes. Être nonne ne vaut pas mieux qu'être servante. La vieille fille est toujours mal vue. En tout cas, « le monachisme est le pendant du système familial et a bien plus à voir avec la démographie qu'avec la dévotion » (p.159). « On entend couramment dire que les moines sont de riches propriétaires, exploitant le peuple et le maintenant dans l'ignorance. Mais c'est le surplus de fils de ces familles prétendument exploitées qui peuple les *gonpa* » (p.159). Il est évident que les moeurs des musulmans sont différentes et l'auteur les compare à celles des bouddhistes. Leur polygynie sert à leur extension et offre un débouché pour de nombreuses jeunes filles d'origine bouddhiste.

Comme aux Indes, il y a une hiérarchie de castes et celles-ci sont endogames. Mais la hiérarchie est parfois floue. Une famille ne voudrait pas s'allier à une autre famille de rang inférieur et, comme il n'est pas simple de déterminer le rang, « on procède par sondages avec l'aide d'entremetteurs et d'intermédiaires. Les deux familles conviendront qu'elles sont de rang équivalent et le mariage peut avoir lieu » (p.176).

Les moines occupent une place supérieure dans la hiérarchie sociale. Ils constituent plus ou moins 5% de la population mais leur nombre diminue rapidement, l'administration et l'armée offrant de nouvelles portes de sortie aux cadets. Ils détiennent le savoir. Les laïcs ne remettent pas leur compétence en doute. « Les détenteurs du savoir occidental ne sont le plus souvent consultés qu'après le *lama*, et sur le conseil de ce dernier » (p.199). Et comme le paysan s'en remet entièrement au savoir ésotérique du lama sans chercher à en connaître plus, la culture populaire est pauvre au Ladakh. Pourtant, à côté de la religion lamaïste, il y a une religion populaire toujours vivante où foisonnent des êtres surnaturels, le plus souvent néfastes, et sur lesquels opèrent chamans et magiciens.

Les derniers chapitres sont consacrés à la religion populaire (chap. 10), au surnaturel, aux chamans et magiciens (chap. 11), à la hiérarchie de l'espace et à ses expressions multiples (chap.12), aux rites de passage (chap.13) et de Nouvel An (chap.14). Suivent des conclusions et, en annexes, la description d'une fête, de légendes, de mythes et de contes, une bibliographie et un lexique.

L'auteur témoigne d'une connaissance éprouvée du Ladakh traditionnel et actuel. Il ne recourt aux théories anthropologiques que pour être plus clair. Il évite pédanteries et querelles d'école. Il a écrit un ouvrage qui répond avec précision et nuances aux questions que je me posais à propos d'une région que je connaissais un peu, un ouvrage assez complet, clair et d'un intérêt soutenu, où abondent les exemples et les contre-exemples. Ce n'était pas une tâche facile étant donné la complexité du sujet.

Manda CESARA, *Reflections of a Woman Anthropologist,* Toronto, Academic Press, 1982. 234 pages, $31.75 (cloth).

By Jean L. Briggs
Memorial University of Newfoundland

Reflections of a Woman Anthropologist is a personal account by a nameless Canadian anthropologist of the experience of fieldwork among a nameless African people. It is conceived as a "plea" for an existentialist theory of understanding which grants legitimacy to the fieldworker's emotional engagement and active dialogue with the people s/he is studying. "Cesara" urges that the fieldworker be encouraged both to experience in this mode and to report experience openly, as the latter is an essential ingredient in the understanding that is achieved. She offers her own book as an example of this sort of honest reporting.

I applaud Cesara's aim, and so I regret having to say that the book neither provides us with a good example to follow, nor moves us to feel kindly toward her enterprise. As there are more problems than I have space to deal with, I will focus on a few that are most salient for me.

The tone of the book is confrontational, hortatory, and self-righteous, part sermon and part call to arms. And considering the emphasis that Cesara places on the importance of honesty —defined in part as the willingness to engage in open dialogue— it is curious that she chooses to use a pseudonym, which protects her from dialogue with colleagues. It weakens her position considerably. It is also strange that she conceals the name of the group she worked with. Would she recommend such practices to the rest of us?